SUPPLEMENT AU NUMERO 9

LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les 15 jours

SOMMAIRE

. Elie Reclus.
Misères du Sabre. Lucien Descaves.
Le Tréteau électoral. Démocrite.
Entretien entre d'Alembert et Diderot. Diderot.
La Guerre. E. Pottier.
Mélanges et Documents.

Le Communisme chez les Primitifs (1)

Honnêteté et véracité sont sœurs. L'aléout, incapable de mentir, accablerait de son dédain l'homme qu'il surprendrait en mensonge ; de la vie ne lui parlerait. Dans son esquise sincérité, il considère comme ne lui appartenant plus l'objet qu'il a promis ; il le met de côté et, quelque besoin qu'il en ait, ne se l'empruntera même pas. Refuser un de ses présents, surtout s'il est peu considérable, c'est montrer qu'on ne l'aime pas.

Les marchés se font par intermédiaire. Tant que dure la négociation, le vendeur doit ignorer le nom de son acheteur, et réciproquement. « Par timidité », nous dit-on. Et si c'était par gentilhommerie ? et pour mieux assurer l'équité des transactions ? Ils s'abstiennent de traiter aucune affaire quand un membre de la communauté est malade. Serait-ce par égard pour celui qui souffre, sentiment raffiné des convenances ? La femme reste en dehors de toute affaire commerciale ; on la veut au-dessus de tout soupçon de lucre, elle ne trafique de rien, ni avec les hommes, ni même avec d'autres femmes.

La théorie de la rente qui domine notre civilisation occidentale ; le capital se reproduisant à perpétuité et multipliant le travail d'autrui... quelle monstruosité pour ces gens de bonne volonté, qui prêtent volontiers tout outil ou instrument dont ils n'ont pas un besoin immédiat, auxquels il ne vient pas même l'idée de se faire indemniser, si l'emprunteur a perdu ou endommagé l'objet ! Bien plus, qu'un chasseur ne puisse relever les pièges qu'il a tendus, qui les ira visiter aura le gibier. Pour prendre du poisson, les étrangers eux-mêmes peuvent profiter des barrages qu'ils n'ont ni établis ni installés. Que diraient de ces mœurs Terre-Neuve, Saint-Pierre et Miquelon ? Tout gibier exceptionnel, gros comme la baleine ou d'espèce rare, appartient à la communauté ; on s'arrange de manière que tous y participent. Il est rare qu'un chef de famille possède autre chose qu'une barque et un traîneau, ses vêtements, ses armes et quelques outils.

Communistes sans le savoir, les Inoïts n'ont que les rudiments de la propriété privée qu'ils savent pourtant si bien respecter. Vivant en des plaines de neige, vaquant en compagnie à la plupart de leurs travaux sur la mer, la grande, vaste et mobile mer, qu'on ne saurait découper en lots et lopins, parceller en domaines, le partage égalitaire qu'ils font de leurs produits constitue une assurance mutuelle, sans laquelle ils périraient les uns après les autres. Tout phoque capturé est réparti, au moins en temps de disette, entre tous les chefs de famille. S'ils ne font pas les portions strictement égales, c'est qu'ils attribuent les plus grosses aux enfants ; les adultes n'ont plus rien depuis longtemps, que les mioches reçoivent encore quelque chose.

Le fond du caractère est si bien communiste, que tout Esquimau qui arrive à posséder quelque chose, se fait gloire de tout donner, de tout distribuer, disant, lui aussi, qu'il est plus heureux de donner que de recevoir. La scène ci-après se passe sur les bords du Youkon :

« Tous les voisins avaient été invités. Jeux, chants, danses et banquets durèrent plusieurs jours. Le dernier soir, toutes provisions épuisées, l'hôte et l'hôtesse, vêtus de neuf, se mirent à faire des présents, donnant à chaque ami ce qu'ils pensaient lui convenir. Ils distribuèrent de la sorte 10 fusils, 10 habillements complets, 200 brasses de perles enfilées et des pelus en quantité : 10 de loup, 50 de biche, 100 de phoque, 200 de castor, 500 de zibeline, et de nombreuses couvertures. Après quoi, l'hôte et l'hôtesse dépouillèrent leurs costumes, dont ils firent aussi présent, se rhabillèrent avec des guenilles, et pour terminer firent une petite harangue : « Nous vous avons témoigné notre affection. Maintenant nous sommes plus pauvre qu'aucun de vous et ne le regrettons pas. Nous n'avons plus rien. Votre amitié nous suffit ! »

Chacun fit un geste de remerciement, et se retira en silence. La fête avait coûté quinze années de travaux, d'économies et de privations. La famille n'avait pas tout perdu, puisqu'elle avait gagné l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens ; ce qu'elle avait dépensé matériellement lui était rendu en honneur et en considération. Qui a montré tant de munificence et de générosité, devient une sorte de personnage consulaire, est consulté dans les cas difficiles, et lorsqu'il a parlé, nul ne se permet de le contredire.

Et leur hospitalité ! Ceux qui arrivent du dehors se mettent au chaud, sous la même couverture que ceux du dedans. Hall raconte avec émotion, comment un jour qu'il était tout transi, une vieille maman prit ses pieds glacés, et après les avoir bien frottés, les mit dans sa gorge pour mieux les réchauffer.

A part les vices et dérèglements sexuels, ces braves gens ont réalisé l'idéal ébionite. Ce sont vraiment les « pauvres », les « simples de cœur », dont l'*Imitation de Jésus-Christ* prêche l'exemple ; « les gueux » de Béranger, « les gueux qui s'aiment entre eux ».

Qui a, partage avec qui n'a rien. L'affamé, sans mot d'excuse, ni parole de prière, va s'assoir à côté de celui qui mange, met la main au plat. Les Européens, toujours défiants et prompts aux jugements sévères, ne pouvaient manquer de prendre pour vol et pillage ces mœurs de communistes. En effet, les innocents, dans leurs premières visites aux navires, faisaient comme chez eux, attrapaient ce qui leur plaisait, l'emportaient, pensant qu'il n'y avait que la peine de prendre. S'apercevant que les étrangers trouvaient cette conduite détestable, ils restituèrent ce qu'ils avaient indûment approprié, se mirent en frais pour rentrer en grâce.

« Ces Esquimaux, remarque Lubbock, ont moins de religion et plus de moralité qu'aucune race. »

Des missionnaires grecs — nous honorons leur sincérité — avouèrent que les Aléouts ne pouvaient que perdre au changement qu'on leur proposait, et que leur conversion au christianisme serait peu désirable. L'exemple n'est pas tout à fait isolé ; d'honnêtes évangélistes en dirent autant des Nicobariens et s'en retournèrent.

Chose singulière ! les Grecs et les Romains s'épanchaient en éloges sur les hommes par delà les vents du nord, « les Hyperboréens sans reproche », qui vivaient dans un bonheur parfait et la plus pure innocence. Par leur douceur et leurs mœurs pacifiques, les Esquimaux eussent pu inspirer la légende ; sauf que les *hyperborei campi* et les *hyperboreæ oræ* d'Horace et de Virgile étaient supposés se trouver sous un « ciel où le soleil ne se couchait pas », ce qui à la rigueur pourrait s'expliquer par le soleil de minuit. Mais nous ne supposons pas que cette légende soit aucunement fondée en fait, nous la prenons pour tout autre chose, Acte de foi, affirmation confiante et hardie, elle dit que la justice, le vœu secret de tous les cœurs, n'est pas une triste duperie, que la fraternité entre les hommes n'est point une chimère. Convaincus qu'il est possible de réaliser leur idéal, des fervents ont raconté, ils ont même cru, que leur rêve avait déjà reçu accomplissement, que cela s'était vu... Où ? — Bien loin, bien loin, à tous les bouts du monde — chez les Hyperboréens — chez les gymnosophistes de l'Inde — chez les Ethiopiens — dans le royaume du Prêtre Jean — dans celui de l'Eldorado — et aussi l'abbaye de Thélème.

*
* *

— Et rien du gouveanement ?

— En effet, nous l'avions oublié. Ce qui nous excuse, c'est que les Aléouts n'en avaient pratiquement pas avant que les Russes fussent venus s'imposer. Personne ne commandait, personne n'obéissait. Les baleiniers et les angakout exerçaient une influence prédominante, en vertu de leur intelligence et de leur bravoure reconnues pour supérieures ; mais quiconque pouvait les contredire, s'il lui plaisait. Les vieillards aussi se géraient en conseillers publics ; on s'en rapportait à eux, parce qu'on le voulait bien. Les îles importantes, les grandes agglomérations, étaient arrivées à une manière de représentant. Un *Tajoun* (ou *Taljoun, Toïon*), président élu, centralisait les informations, gouvernait à la papa. On l'exemptait des corvées, et des rameurs étaient attachés à son bateau d'office, au Bucentaure d'Ounimak

(1) *Les Primitifs*, par Elie Reclus. Chamerot, imprimeur-éditeur, 19, rue des Saint-Pères, Paris.

ou d'Ounalaska. Souvent, il possédait quelques esclaves qu'on immolait à sa mort pour lui tenir compagnie ; les Koloches n'ont pas encore abandonné la coutume. Les prérogatives du Tajoun n'étaient guère qu'honorifiques. S'il était désigné pour diriger une expédition de pêche, l'entreprise terminée, adieu le commandant, car « notre ennemi, c'est notre maître ». Les légendes stigmatisent quelques tyrans du temps jadis qui auraient usurpé le pouvoir ; elles célèbrent leurs meurtriers comme des bienfaiteurs publics.

En somme, l'Esquimau n'est point dépourvu d'ambition, mais il recherche moins la domination que la supériorité, il préfère la direction au commandement. Il n'a pas besoin, comme nous, d'une autorité devant laquelle il faille trembler, il n'arme pas la Justice d'un glaive, l'Autorité d'une massue aux clous d'airain. Sans prisons ni gendarmes, sans huissiers ni recors, comment fait-il donc? Pauvre sauvage, ne le voilà-t-il pas bien à plaindre !

Elie Reclus.

LE MOTIF (1)

Nous arrivâmes à Versailles le 18 septembre.

Depuis Mareil, notre étape de la veille, que nous avions quittée le matin, à cinq heures, la pluie nous battait une marche monotone, énervante, déterminant cette allure de troupeau, machinale et pressée, qu'ont les régiments au pas de route, sous l'orage.

Cependant, une embellie, avant d'atteindre Versailles, permit de *soigner* l'entrée dans la ville, musique en tête, pas accéléré, les capotes trempées tombant à plis rigides sur des pantalons boueux, les képis déformés, exhaussés, figurant vaguement des bonnets de forçats, matriculés. Le long de la colonne, des ordres se répétaient. — La tenue... rectifiez la tenue !... une attitude militaire !... Au pas !... Levez la tête !... Le corps droit... Une... deux !...

Depuis quinze jours, c'est la même chanson chaque fois que nous traversons un village, après une marche forcée, et je me suis toujours demandé pourquoi les colonels n'ordonnaient pas aussi le sourire, le « sourire sur les lèvres », de l'hercule qui a soulevé des poids toute la journée.

Au lieu de rassemblement, sur la place d'Armes, les compagnies attendirent le retour du logement.

Quand les fourriers arrivèrent enfin, on forma le cercle ; la distribution des billets achevée, les hommes se dispersèrent, nez au vent, dans le quartier affecté au régiment, — les faubourgs.

Les gens chez qui je me présentai, — des commerçants, — préféraient user de la latitude qui leur était laissée de nous envoyer à l'hôtel. A contre-cœur, ils lâchèrent quarante sous, avec le charitable conseil de me hâter si je voulais trouver un lit, car, à leur imitation, nombre d'habitants avaient dû se décharger sur les logeurs du soin de nous coucher. Et je redescendais, de méchante humeur, la longue rue, lorsqu'un sergent de ma compagnie m'aperçut fortuitement, en se mettant à la fenêtre, et m'appela.

— Tu n'a rien trouvé ?

— Non.

— Ma foi, j'ai un billet pour deux sous-officiers, je suis seul..

Il était au premier étage, il se pencha sur la rue, baissa la voix, les yeux clignés en confidence, le rire muet.

— Attends ! je vais demander... par politesse, tu comprends.

Il ajouta : — Sois tranquille,... c'est *franc* !.. une de ces locutions concises de troupier enfermant une colère, une misère ou une joie.

Il rentra, reparut à la fenêtre deux minutes après, avec un gros homme en long gilet noir à manches, un bon enfant tout rond de corps et d'allure.

Et ce fut celui-ci lui-même qui cria :

— Comment donc ! Montez tout de suite... Je crois bien qu'il y a place pour deux ! On vous attendait d'ailleurs ; l'employé de la mairie nous a annoncé deux soldats.

Il était en haut, sur le palier, la main ouverte, la face élargie de satisfaction. Il raconta qu'il avait demandé une heure à son patron, abandonné ses outils de serrurier pour venir recevoir *ses* soldats... Lui n'avait pas servi.

— C'est ça qui m'a valu l'exemption, dit-il en tapant joyeusement sur sa bedaine... Je crois bien qu'ils ne m'auront pas non plus pour les vingt-huit jours... Hein ! c'est farce, à mon âge, un ventre pareil ?

Il nous aidait à nous déséquiper, offrait des dossiers de chaises à nos tuniques, du cirage à nos souliers, du savon et de l'eau à notre crasse, avec un empressement inquiet, teinté de respect.

La pièce était toute petite, encore étrécie par des planches de repasseuse sur ses tréteaux ; et sur les planches, à côté des fers alignés, du linge plié proprement, finement tuyauté, sentant bon, protestait de toute sa fraîcheur contre notre envahissement sale et puant. C'était, à la fois, l'expression d'un hautain mépris du blanc pour nos rouges odieux et cette douce gaieté des veilles de fête qu'il épand dans les simples intérieurs.

Derrière une porte de communication close, un étouffement de voix et de pas trahissait la vie, le ménage refoulé là par nos exigences.

— Vous dinez avec nous, bien ? Convenu, dit le serrurier. Ma femme va vous servir un morceau en attendant. Après une trotte comme celle que vous venez de faire, et par ce temps du diable, pas besoin de demander si vous casserez volontier une croûte en séchant un verre.

Justement sa femme entra, rapportant un fer Alors, quand on se fut salué, il renouvela ses instructions.

Elle s'était arrêtée au milieu de nous, de ces sueurs d'hommes traînant sur les meubles. Grande et grasse aussi, d'une ossature puissante, l'air rudement honnête, elle n'avait de fort beaux que de larges yeux noirs et remarquablement cillés, dans une tête de cheval, fière et paisible.

Elle jeta autour d'elle un regard d'ordre, de femme entendue aux choses de la propreté.

— Je vais mettre vos vêtements devant le feu, dit-elle. Je repasserai la doublure ensuite, afin que vous n'ayez pas d'humidité sur le dos.

Puis, sans simagrées, du même air posé, elle servit la collation : des œufs, et de la charcuterie, avec un consommé.

— Ah ! on ne pâtit pas ici ! constata plaisamment le serrurier. D'ailleurs, rien qu'à nous voir !...

Il s'exhibait, désignait sa femme du coin de l'œil.

— On ne lèche pas les murs, sûr !

Une grosse sympathie, d'une surprenante délicatesse d'éléphants, éclatait dans cet accueil d'ouvriers aisés, francs du collier ainsi que du cœur.

On trinqua, et notre hôte s'en allait quand, à la porte, il se ravisa.

— J'oubliais ; ne faites pas attention à la vieille. Elle a des idées... Maria vous dira... Tu leur diras, n'est-ce pas ? D'abord vous ne la verrez peut-être que ce soir : elle bouge à peine.

Réconfortés, rappropriés, nous décidâmes une promenade dans la ville, autant par discrétion que pour tuer le temps jusqu'au soir.

Dehors, nous nous regardâmes en souriant, avec la satisfaction nuancée d'étonnement du soldat bien traité.

Ah ! c'est qu'elles se suivaient sans se ressembler, les réceptions, depuis vingt jours.

Les petits, voir même les pauvres gens, les ouvriers aussi, ceux-là se montraient presque toujours accueillants, ouverts au soldat, sans la défiance innée du fermier, la lésine du paysan, les singeries du bourgeois et l'affairement du commerçant troublés, l'un dans sa digestion, l'autre dans ses tripotages. On se les rappelait les gîtes de Normandie ! Les visages de bois chez les cul-terreux partis aux champs et rentrant à la nuit, bien que prévenus de notre arrivée ; les portes des celliers, des armoires, des chambres, ces portes ostensiblement fermées ; le cidre, oui, un verre de cidre refusé sous prétexte de contrôle d'agents du fisc.

— Y faudrè le donnê... Nous ne pouvons point ; c'est à nous ici...

Et la faction du paysan devant les granges, les trous à porcs, les étables, sous les greniers, la nuit, par peur du pillage ou du feu !

Dans les villes, autre gamme. Il fallait affronter les bras au ciel des femmes seules ou des vieux, taxant la Mairie de partialité, pendant que le soldat se morfond, sac au dos.

Oh ! des sourires de bienvenue, oui, parfois. Des fatigues trouvant la couverture faite ; le salut au soldat qui arrive, dans la table mise, au soldat qui passe dans le vin offert, au soldat qui part dans le bidon et la musette bien remplie.

Et la carresse, bien douce celle-là, des parents qui ont un fils à l'armée.

Les mères questionnent : — Est-ce chez vous comme il nous a dit que c'est chez lui, Monsieur ?

On sent que le regard attaché sur soi ne vous voit pas, vous, met votre uniforme sur d'autres épaules : un égoïste dévêtement de tendresse, tels des baisers dont on n'aurait que le bruit.

A travers l'apitoiement maternel, les doléances puériles, naïvetés, des coins de sentiment adorables transparaissent ;... tandis que le père, bourru, d'une rudesse qui veut être virile, honteux et touché de ces révélations de cœur, grogne : C'est bon, parbleu ! Tu n'apprends rien à Monsieur ; et puis c'est pas une fille... ton petit !

(*à suivre*) Lucien Descaves.

(1) *Misères du Sabre*, par Lucien Descaves. Tresse et Stock éditeurs, 8-11, Gal. du Théâtre-Français, Paris.

LE TRÉTEAU ÉLECTORAL

FARCE POLITIQUE ET SOCIALE

CONTRE TOUS LES CANDIDATS

par Démocrite

PERSONNAGES

Un spectateur.
Un candidat monarchiste.
Un candidat opportuniste.
Un candidat radical.
Un candidat bonapartiste.
Un anarchiste.

La scène se passe dans une grange, à la campagne. Au début du dialogue, un bureau est constitué. Un spectateur prend la parole, de sa place.)

LE SPECTATEUR

Ohé ! les paysans ! travailleurs, populace,
Electeurs « souverains », venez tous prendre place
Autour de ce tréteau que Bobèche illustra :
Grand assaut de blagueurs, ce soir ! Entrez ! Hourah !
Vous allez, bons gogos, voir à cette tribune
Les plus beaux spécimens des chercheurs de fortune.
Candidats rouges, blancs, agitant leur drapeau,
Monarchistes ligués, sans cocarde au chapeau,
Cornacs victoriens, maquignons jéromistes,
Fricoteurs tonkinois, radicaux réformistes,
Tous enjôleurs du peuple, assoiffés de Pouvoir,
Couvrant leurs appétits du masque du devoir,
Vont user devant nous de ficelle oratoire
Pour capter les faveurs du nombreux auditoire ;
Les blakboulés d'hier, les goulus d'aujourd'hui,
Tout ce qui veut grimper sur l'épaule d'autrui,
Que l'appât du pouvoir attire, excite, grise,
Crampons ambitieux, ne lâchant jamais prise,
Vont te donner du « maître » à bouche que veux-tu,
O peuple ! et transformer ta sottise en vertu....
Entrez ! Entrez ! Entrez ! Voilà que ça commence.

LE CANDIDAT MONARCHISTE

(apparaissant à la tribune)

Messieurs.... non, citoyens, à cette foule immense,
A cet empressement pour venir écouter
Les divers candidats qui vont se présenter,
Je devine, messieurs.... citoyens, veux-je dire,
Ce qui se passe en vous et ce qui vous attire....
Le gâchis dans lequel vous vous voyez plongés
Vous travaille l'esprit et vous a tous changés !...
Il faudrait, en effet, être atteint de démence,
Ne savoir où le bien finit, le mal commence.
N'avoir aucun amour pour Dieu ni sonpays,
Pour voir sans sourciller : nos intérêts trahis,
Nos fonds dilapidés, la liberté perdue,
Nos prêtres, nos prélats, horreur inattendue !
Menacés de devoir, comme des cabotins,
Jouer sous les hangars les offices divins ;
S'en aller annoncer les vêpres ou la messe
De bourgade en bourgade à coups de grosse caisse
Et, rayés sans pudeur des cadres du budget,
Faire payer la foule en passant au guichet !
Ho ! rien que de songer à pareille hypothèse
Je sens... mais il vaut mieux, messieurs, que je me
Mon esprit indigné peut-être irait trop loin, ! taise,
Et c'est surtout de calme ici que j'ai besoin.
Comment faire pourtant pour arrêter la France
Sur cette pente affreuse où l'aveugle ignorance
D'un pouvoir composé de petits avocats
L'a jetée ? Hé ! messieurs, ne devinez-vous pas ?...
Rappelons sans tarder ce prince magnanime
Qu'un vote tout récent : une infamie, un crime !
Vient de chasser du sol natal, qu'il chérissait ;
Mes amis, crions tous : vive Philippe sept !

(Explosion de rires dans l'auditoire.)

LE SPECTATEUR

Eh bien, tas de crétins, qu'est-ce que ça veut dire ?
Au lieu de faire écho vous vous mettez à rire !...

(Se retournant vers l'orateur qui descend de la tribune.)

Allons, pauvre courtier du comte de Paris
Les rois coûtent trop cher, on n'y met plus le prix...
Allez offrir ailleurs votre ours orléaniste !
Et d'un ! Place au second.

LE CANDIDAT OPPORTUNISTE

(faisant son apparition à la tribune)

« C'est un opportuniste ! »
Vient-on de murmurer en me voyant monter.
Et bien, oui, je le suis, et j'ose m'en flatter !
Je suis opportuniste autant qu'on puisse l'être :
Comme Jules Ferry... comme l'était le « maître »,
Le patriote ardent qui, bravant l'aquilon,
Traversa l'ennemi juché dans un ballon !
Je sais bien qu'on voudrait rendre cette épithète
Synonime de... pître et d'homme-girouette ;
D'intrigant sans principe, à changer toujours prêt,
Selon le cas qui sert le mieux son intérêt,
Mais c'est médire en vain et pousser au désordre,
Vous connaissez le truc, et ça ne peut plus mordre.
Le plus lourd paysan, qui ne sait A ni B,
Issu d'une broussaille ou d'un moulin tombé,
Sait aussi bien que vous, messieurs, qu'opportunisme
Veut dire... loyauté, devoir... patriotisme ;
Que ce n'est point l'appât ni l'argent qui nous fait
Essayer de passer sénateur ou... préfet !
On nous accuse encore dans de sots reportages
De mêler notre nom à certains tripotages,
Ce qui nous vaut, dit-on, de jolis pots-de-vin,
Et d'un tas de micmacs ; mais c'est mentir en vain !
Si quelqu'un d'entre-nous par extraordinaire
Entré gueux au pouvoir en sort millionnaire,
Combien en voit-on qui, riches auparavant,
Le quittent plus râpés que le frac d'un savant !
Ah ! vous ne savez pas, messieurs, ce qu'il en coûte
D'affronter du pouvoir la périlleuse route !
Tandis que vous tracez, en chantant, le sillon,
Ranimant par instant vos bœufs de l'aiguillon,
Ou qu'aux rouges éclairs du brasier qui s'allume
Vous battez le fer sur le dos de l'enclume,
Sans souci que celui d'un travail journalier
Qu'on oublie, aussitôt sorti de l'atelier,
Le pauvre député jour et nuit sur la brèche,
Toujours en butte aux coups d'une presse revêche
Qui commente son vote et compte ses discours,
Vois sans cesse sa vie affligée dans son cours....
Mais, vous me l'avez dit, je suis opportuniste :
Il n'est pas de tourment, d'écueil, d'antagoniste,
Découvert ou masqué, que je ne braverai
Pour vous affranchir tous, et je vous servirai !
Je sacrifierai tout à ce peuple que j'aime :
Repos, argent, santé... peut-être l'honneur même !
Que je sois conseiller, sénateur, député,
Je souscris à l'avance à votre volonté.
Dût-on me condamner à prendre un portefeuille
Que je dirais encor : C'est leur vœu ? Dieu le veuille !
Ne vous gênez donc pas, mes chers concitoyens
De mettre à votre actif ma force et mes moyens.
Je ne faillirai pas, je le jure ! à ma tâche :
Je serai comme un chien qu'au devoir on attache.
Vous pourrez vivre en paix à l'écart des partis,
Caresser votre femme et soigner vos petits,
Vous aurez quelque part au Sénat, à la Chambre,
N'importe ! un défenseur de vos droits, un membre
Vigoureux, qui saura se faire respecter
Et qui, même battu, voudra toujours lutter !

(Applaudissements et sifflets).

LE SPECTATEUR

Hourah ! Bravo ! Plumet ! C'est fameux ! C'est superbe !
C'est un feu d'artifice, une gerbe
Des plus beaux sentiments qu'on puisse révéler :
Jamais on n'entendit candidat mieux parler !
Si vous n'êtes pas tous émus jusqu'aux entrailles,
Il faut que vous soyez plus ours que des murailles...
Et de deux : à présent c'est au numéro trois
A jouer à son tour, du geste et de la voix.

LE CANDIDAT RADICAL

(à la tribune)

Citoyens, les discours que vous venez d'entendre
Sont deux pièges grossiers qu'on a voulu vous tendre
Dans l'un on vous engage à troquer bel et bien
Votre titre sacré de libre citoyen
Pour celui de « sujet », c'est-à-dire à vous mettre
De nouveau sous le joug de l'Eglise et d'un maître ;
A marcher sous le sabre, avec le goupillon :
C'est biffer d'un seul trait la Révolution
Et vouloir reculer jusqu'au temps des croisades !
Dans l'autre, tout farci de burlesques tirades,
L'orateur n'a qu'un but : arriver par l'effet
A se faire applaudir sans entrer dans le fait...

(Se retournant vers l'opportuniste qui vient de quitter la tribune).

Au reste, ces messieurs les bons opportunistes
Dans ce genre de tours sont réputés artistes :
Relisez leurs discours et vous verrez très bien,
Qu'en y parlant beaucoup ils ne vous disent rien.
Mais tout s'use à la fin, même l'opportunisme,
Et le peuple aujourd'hui passe au radicalisme ;
Il a pris en dégoût les gens de ce parti,
Duquel depuis dix ans rien de bon n'est sorti.
Il se sent énervé de cette politique
Faite d'atternoiements et d'une allure oblique,
Qui ne peut profiter qu'à quelques intrigants
Capables des projets les plus extravagants....
Qu'a-t-on fait jusqu'ici ? Nous pouvons vous le dire :
Sans phrases : on a souvent outrepassé l'Empire :
Dans les plus mauvais jours de ces temps détestés
On vit peut-être moins de gens persécutés !...
Tout le vieil arsenal des lois liberticides
S'est accru dans les mains débiles et cupides
De ces singes vêtus de la peau du lion,
Qui pour paraître forts font de l'oppression.
Faudra-t-il vous citer ces folles aventures
Où le sang de nos fils, chères progénitures !
Qu'on arracha sans honte à nos toits protecteurs
Ne coula qu'au profit de quelques fricoteurs ?
Ces faits auxquels plus tard on ne voudra pas croire
N'occuperont que trop longtemps notre mémoire :
Hommes et millions ont été prodigués
Par ces affreux pantins aux esprits égarés !...
Si vous ne voulez pas voir notre République
S'atrophier aux mains de cette inepte clique,
Et loin de progresser, rétrograder encor
Rejetez au panier tous ces assoiffés d'or !
Dans les rangs avancés prenez vos mandataires :
Ce qu'il faut, avant tout, ce sont des caractères
Droits, désintéressés, comme vous.... comme moi,
Qu'on ne voie pas changer de drapeau ni de foi.
Si vous voulez qu'enfin les réformes promises
Ne soient plus lettre-morte ou sans cesse remises
Citoyens, faites-vous de ma voix les échos :
Aux urnes ! et votez tous pour les radicaux !

(Applaudissements et sifflets).

(A suivre.)

ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT & DIDEROT

D'Alembert. — J'avoue qu'un Être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace ; un Être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue ; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue ; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni ; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir ; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes ; un Etre dont je n'ai pas la moindre idée ; un Etre d'une nature aussi contradictoire, est difficile à admettre. Mais d'autres obscurités attendent celui qui le rejette : car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

Diderot. — Pourquoi non ?

D'Alembert. — Cela est dur à croire.

Diderot. — Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier.

D'Alembert. — Je voudrais bien que vous me disiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

Diderot. — Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

D'Alembert. — Mais l'un n'est pas l'autre.

Diderot. — Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte.

D'Alembert. — Je ne vous entends pas.

Diderot. — Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile.

D'Alembert. — Cette façon de voir est nouvelle.

Diderot. — Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout à coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

D'Alembert. — Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité ? Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte ? Une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression ; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante ; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

Diderot. — A merveille. Vous l'avez dit.

D'Alembert. — Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte ; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

Diderot. — Il y a sans doute cette différence entre le bloc de marbre et le tissu de chair ; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

D'Alembert. — Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organistion intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple pour faire passer une force morte à l'état de force vive ; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour ; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

Diderot. — C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

D'Alembert. — Et ce phénomème aussi commun, quel est-il, s'il vous plaît ?

Diderot. — Je vais vous le dire, puisque vous voulez en avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

D'Alembert. — Toutes les fois que je mange !

Diderot. — Oui ; car en mangeant, que faites-vous ? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même ; vous en faites de la chair ; vous l'animalisez ; vous le rendez sensible ; et ce que vous exécutez sur un aliment, je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre.

D'Alembert. — Et comment cela ?

Diderot. — Comment ? je le rendrai comestible.

D'Alembert. — Rendre le marbre comestible cela ne paraît pas facile.

Diderot. — C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D'Alembert. — Doucement, s'il vous plaît : c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez ou d'un autre...

Diderot. — Cela ne fait rien à Falconet : la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de la considération présente, aucun de la considération à venir.

D'Alembert. — Alors, pulvérisez donc.

Diderot. — Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à l'humus ou terre végétale ; je les pétris bien ensemble ; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais?

D'Alembert. — Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

Diderot. — Non, mais il y a un moyen d'union, d'appropriation, entre l'humus et moi, un *latus*, comme vous dirait le chimiste.

D'Alembert. — Et ce *latus*, c'est la plante.

Diderot. — Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

D'Alembert. — Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

Diderot. — Je fais donc de la chair ou de l'âme, comme dit ma fille, une matière activement sensible ; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup ; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense.

D'Alembert. — J'en conviens. Avec tout cela l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

Diderot. — Avant de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux? Rien.

D'Alembert. — Comment rien! On ne fait rien de rien.

Diderot. — Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin, eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre et étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elle se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé; levoilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Falloppe dans la matrice ; le voilà attaché à la matrice ; par un long pédicule ; le voilà, s'accroissant successivement et s'avançant à l'état de fœtus ; voilà le moment de sa sortie de l'obscure prison arrivé ; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom, tiré des Enfants-Trouvés, attaché à la mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau, allaité ; devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait ? En mangeant et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digérez, distillez *in vasi licito, et fiat homo secundùm artem*. Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal, n'emploierait que des agents matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

D'Alembert. — Vous ne croyez donc pas aux germes préexistants ?

Diderot. — Non.

D'Alembert. — Ah ! que vous me faites plaisir !

Diderot. — Cela est contre l'expérience et la raison : contre l'expérience qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge ; contre la raison qui nous apprend que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'Alembert. — Mais sans ces germes préexistants, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

Diderot. — Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie ! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange, s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète.

D'Alembert. — Comment avez-vous dit cela?

Diderot. — Je vous disais... Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

D'Alembert. — Qu'est-ce que cela fait ? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

Diderot. — Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps ?

D'Alembert. — Pourquoi non? Le temps n'est rien pour la nature.

Diderot. — Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil ?

D'Alembert. — D'autant plus volontiers qua ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

(*A suivre*)

LA GUERRE

On vient de déclarer la guerre :
« Allons-y ! disent les vautours;
« Mais cela ne nous change guère,
« N'est-ce pas la guerre tous les jours ? »

Du moins elle jette son masque,
En riant d'un rire insensé,
Le squelette a coiffé son casque.
Son cheval-squelette est lancé.

Elle couvait aussi perverse,
De classe à classe, à tous degrés :
Ici, guet-apens du commerce;
Là, famille à couteaux tirés.

Privé d'essor, le brigandage
Châtait au bagne à tous propos ;
On ne tolérait le pillage
Qu'à titre de banque et d'impôts.

On sevrait la soif sanguinaire ;
On réprimait le fauve instinct ;
On inquiétait Lacenaire,
On chagrinait ce bon Castaing.

Ah ! nous blâmions l'infanticide !
Nos fils ont vingt ans... et ce soir
Le conseil des bouchers décide
Lesquels sont bons pour l'abattoir.

Emplumés, tatoués, nous sommes
Des Peaux-Rouges, des clans rivaux.
Jetons au sol un fumier d'hommes,
« La terre en produit de nouveaux ! »

Soufflété, l'Evangile émigre,
Les apôtres s'en vont bernés,
O patrie ! un reste de tigre
Rugit dans tous les « cœurs bien nés ! »

On chauffe à blanc votre colère,
Peuples sans solidarité,
Mis au régime cellulaire
De la nationalité.

L'obus déchire la nuit noire,
Le feu dévore la cité ;
Le sang est tiré... viens le boire !
Toi, qu'on nomme l'Humanité.

Le droit de la force et du nombre
Piaffe sur les vaincus meurtris ;
La gloire étend sur le ciel sombre
Ses ailes de chauve-souris.

Guerre ! guerre ! mais qu'attend-elle
Pour broyer la chair et les os ?
Elle attend la feuille nouvelle,
Le mois des fleurs et des oiseaux.

Eugène POTTIER.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Au train dont nous allons, les fermiers demanderont bientôt au possesseur du sol pourquoi ils labourent les friches, tandis que lui se promène les bras croisés; pourquoi ils n'ont qu'une blouse de toile, tandis qu'il porte une redingote de laine. La propriété industrielle n'est pas plus à l'abri que la propriété territoriale. Faites donc aujourd'hui, après l'affaire de Lyon, que le fabricant soit le maître de sa fabrique, que les ouvriers ne lui demandent pas, si bon leur semble, d'entrer le samedi en partage des profits de la semaine ! Faudra-t-il établir une garnison de vingt-six mille hommes dans chaque ville manufacturière, et mettre en faction un soldat auprès de chaque aune de ruban ou de drap ? Mais, que dis-je, faites donc que vous soyez roi, ministre et le reste, sinon pour rire et tant qu'il plaira à votre voisin. Un temps viendra où l'on ne concevra pas qu'il fut un ordre social dans lequel un homme comptait un million de revenu, tandis qu'un autre homme n'avait pas de quoi payer son dîner. Un noble marquis et un gros propriétaire paraîtront des personnages fabuleux, des êtres fantastiques.

(Prophéties de M. DE CHATEAUBRIAND.)

*
* *

Il n'y a point d'art national, point de science nationale : l'art et la science appartiennent comme *toute chose excellente* au monde entier, et ils ne peuvent faire des progrès que par l'action mutuelle, générale et libre de tous les contemporains, jointe à l'étude constante de ce qui nous reste et que nous connaissons du passé.

GOETHE.

*
* *

Tous les êtres intelligents ont été créés pour une fin. Cette fin est le bonheur, et cette fin leur donne des droits fondés sur cette destination.

TURGOT.

*
* *

Misère à la base, dépravation au sommet, convoitise partout et justice nulle part, voilà dans ses grandes lignes le tableau que présente la société moderne ; absence de toute notion morale, corruption publique et privée, dégradation des mœurs et du goût; passions désordonnées, vides de grandeur et pleines de vices, égoïsme étroit et sans scrupule, tel est, il faut bien l'avouer, le bilan moral de notre siècle de lumières.

Jules PUTSAGE.

*
* *

La folie des hommes et des gouvernements est de rêver l'éternité.

LAMENNAIS.

*
* *

L'Etat, qui s'entretient par des impôts excessifs est une façon d'Ugolin, mangeant ses enfants pour leur conserver un père.

VALTOUR.

*
* *

J'aime les fanatiques.... quand par hasard ils ont rencontré la vérité, ils l'exposent avec une énergie qui brise et renverse tout.

DIDEROT.

L'Imprimeur-gérant : J. GRAVE.